

Vende

Au début, il n'avait pas remarqué le panneau. Et puis, à force de passer et repasser devant, il avait enfin fini par le voir. Interrogation. La maison était abandonnée depuis combien d'années, de décennies même, qui pouvaient faire un demi-siècle ? Les vieux d'ici se souvenaient-ils de l'avoir vue habitée, avec des enfants pour grimper les escaliers en courant et puis crier sur les passerelles de bois désormais inutiles, pourries, dangereuses ? Une maison, ça ? Plutôt une ruine. Il n'était jamais allé qu'à la cuisine du bas en compagnie du voisin qui l'occupait en partie avec du matériel agricole obsolète. Plafond noir de suie, grosses et vieilles poutres, celles-ci néanmoins solides à défier les siècles, cheminée adossée à la façade frontale du bâtiment et que là aussi l'on n'avait faite que dans la seconde partie du XIXe siècle en utilisant l'épaisseur du mur. Des traînées de suie se voyaient à l'extérieur, n'améliorant en rien l'aspect esthétique de la bâtisse. Dans l'autre mur, ouvrant sur la petite place du hameau, deux grandes fenêtres, elles aussi rajout tardif apporté à deux pièces auxquelles on voulait donner plus de lumière que n'en offraient les modestes ouvertures de la façade principale. Mais ici ne restent que les encadrements de béton avec les grilles de fer - a-t-on peur des loups ou des voisins ? -, les fenêtres quant à elles, cadres de bois et vitres, disparues depuis longtemps.

Les propriétaires, il se peut qu'un jour ils soient partis en Suisse ou en France, bûcherons c'est possible, à la manière de beaucoup de ces Bergamasques exilés. On ne t'accepte jamais ailleurs pour faire des travaux d'écriture. Ereinte-toi à la pioche ou à la hache et tu seras un bon gaillard que l'on ne renverra pas sans un motif sérieux.

Hoirie. A distance on ne peut se mettre d'accord sur rien. Aussi la laisse-t-on aller, la baraque. Elle se vieillit en silence, elle se détériore avec le temps. C'est une première tuile cassée, et puis une lignée entière soulevée par un coup de vent une nuit d'orage. Et ainsi jusqu'à ce qu'il y ait dix gouttières au galeas par lesquelles l'eau s'engouffre, pourrissant un premier plancher, puis un second, de telle manière que la maison, un jour, elle se trouve cuite de part en part, inhabitable, définitivement.

Pauvre maison en somme que celle-ci, et dont personne ne veut. Le panneau reste sans attrait, sur lequel on peut lire : vende, 91.820. Des visiteurs certes sont venus. Mais devant l'état de délabrement du bâtiment, apprenant en plus qu'il n'y a aucun m² en jardin, ils ont renoncé, tous, les uns après les autres. En plus la route, pour d'éventuels travaux, elle est à cent mètres, et pour la joindre, il n'y a qu'un sentier très raide, plein de pierres, juste bon pour charrier ses commissions à bout de bras. Bâtisse assoupie dans sa lamentable vieillesse. Presque bonne à jeter. Elle reste là cependant, inhabitée. On s'habitue. On ne la conçoit plus désormais, tant il y a de temps, que vide et sans propriétaire. Et chaque année qui passe voit tomber deux ou trois planches de ses balcons, une à

deux tuiles de son toit, le plus inquiétant, aussi parfois des pierres capables chacune de te faire passer le goût du pain.

Vende... Combien en voulaient-ils ? Cinquante millions de liras ? Impossible. La moitié ? Beaucoup trop. On entendit parler de vingt millions. Encore trop pour autant de travail et d'investissements. Réfléchis donc, cette maison, elle est toute à refaire, rien qui n'y soit utilisable sans travaux importants. Et Dieu sait dans quel état on trouverait les pièces du haut que l'on ne peut même plus visiter à cause de l'état de délabrement des balcons. Encore des pièces où tu grimpes du dessous par une échelle passée au travers de planches pourries ?

Maison résolument morte. Et morts aussi les derniers de ceux qui l'avaient habitée. Ils avaient coté une dernière fois la porte de la cuisine, qui est la première pièce laquelle on accède du dehors, et plus personne désormais n'était revenu. Et c'était si vieux, tiens, que personne ici ne s'en souvenait plus.

Mais aussi que faisaient-ils avant qu'ils ne partent ? Où était l'écurie, les champs ? De quoi vivaient-ils, puisqu'ici l'on ne saurait avoir une existence possible sans l'agriculture et une vache et son veau pour se nourrir ? Gens sans terre, autant dire nus, misérables et sans le sous, pour ça qu'ils étaient partis gagner leur pitance ailleurs qu'en ce pays de misère.

Et puis cette maison, voyez-là, elle n'est pas d'un seul tenant, c'est-à-dire que la bâtisse voisine y pénètre en coin dans le rez-de-chaussée, avec à ce niveau seule la cuisine. Le voisin, et ça se remarque, il a refait sa façade en vert. La limite entre les deux court en zigs-zags sur le mur. Etrange, paradoxal, encore qu'il ne faille s'étonner de rien en ce pays de Bergame où l'on se partage parfois les pièces d'une maison au petit bonheur la chance, selon l'humeur de chacun. Et ça reste en l'état pendant un siècle.

Vende. A dire vrai, lui, il aime tant les balcons de bois et les toits aux jolies tuiles romaines, couvrant des planches mises de façon disjointe et non pas alignées, jamais, il aime tant l'histoire de ces bâtisses autant que celle de ces hommes d'autrefois qui les ont faites, et avec quels moyens, et avec quelles peines, il a si peur aussi que celle-ci ne soit rachetée par un homme sans culture qui ne se préoccuperait pas de ce qui a fait le passé de ce village, il vous faut le comprendre, peut-être est-ce un idéaliste, qu'il s'est retrouvé sans le vouloir avec une deuxième maison sur les bras, et une dont il ne savait vraiment pas que faire !



La maison en 2005, restaurée en partie.



La même en 2011. Simple changement. Un plan de vigne grimpe le long de l'une des façades.

La belle-mère

Elle habitait avec eux qui étaient déjà treize, quinze avec les parents, dans la petite maison. Des fois où elle se sentait de trop, dans un espace si étrié, mais où aurait-elle été, elle qui n'avait plus rien, plus rien que cette maison, la plus petite du hameau, avec cinq pièces en tout. La cuisine en bas, deux chambres au premier et puis deux autres encore au second. Mais des petites chambres, sauf pour une qui était à peine plus grande. On accédait à la cuisine directement depuis le devant de la maison. Tu ouvrais la porte et tu y étais, toute noire, pleine de fumée en dépit de la cheminée, car celle-ci, elle tire mal. Pour les autres chambres, il fallait monter l'escalier de ciment, à l'extérieur, avec une barrière en fer, quelques marches, et puis enfin emprunter l'étroit escalier de bois qui assure toute la distribution. Escalier étroit certes, mais qui néanmoins donne un peu d'espace à cette petite maison, lui permet de respirer. Des escaliers à l'intérieur, impossible. Il ne resterait plus que la place pour se retourner et puis s'en aller. On aurait étouffé. Et surtout que là, en tout, si l'on fait le compte, on était bien seize. Seize dans cette petite maison, mais c'est impossible. Mais déjà les grands, ils n'y pouvaient plus tenir et partaient les uns après les autres, certains descendant au fond de la vallée où il y avait le gros village, d'autres carrément s'en allant à la ville ou même s'expatriant. Car le travail manque dans le pays, tandis qu'ailleurs, il y a tout à construire.

Mais elle, après si longtemps, alors que maintenant elle était vieille, plus question de s'expatrier, ni même de descendre soit au village, à cinq kilomètres d'ici, soit à la ville, à trente kilomètres. Elle était condamnée à rester ici. Elle dormait avec les plus jeunes dans la chambre du second, la plus grande. On était entassé les uns sur les autres. C'était si difficile, de vivre en tas ainsi, que des fois elle pensait à partir, mais à partir définitivement. Elle se serait donné la mort. Elle se serait jetée en bas le balcon du haut, et rien que pour faire de la place, et non pas parce qu'elle ne tenait plus à la vie, encore que des fois, elle se posait la question. Celle-ci était devenue si lourde, dans un tel entassement, en valait-elle encore la peine ? Elle ne savait pas trop, N'empêche qu'elle ne se donnait pas la mort, qu'elle allait encore son chemin, qu'elle était là, la journée, dans la cuisine, à préparer à manger à cette troupe, à cette meute qui criait, grognait, qui rentrait et sortait cent fois de la journée.

L'école était dans l'autre hameau, à dix minutes de marche d'ici, et ils étaient nombreux à y aller, même si les garçons de douze ans, ils avaient déjà fini. Oh ! ce n'étaient pas les livres qui les encombraient, quand ils allaient à l'école. Ils n'avaient qu'un recueil dans lequel ils pouvaient tout apprendre : la grammaire, l'histoire, la géographie, la science et d'autres choses encore. Un gros livre qu'ils malmenaient, avec des photos, des dessins. Et comme ils en avaient tous, les filles et les garçons, et qu'elle avait souvent l'occasion de jeter un œil dessus, elle le connaissait aussi bien qu'eux.

Elle était là, parmi eux, de trop, certainement. Elle avait suivi sa fille quand son mari était mort et qu'elle n'avait pas pu rester dans la maison voisine qu'elle louait. Elle n'en avait plus les moyens. Elle ne gagnait rien. Gagner quelque chose, ici, mais avec quoi ? On n'a que l'agriculture, et puis encore, elle ne rapporte que la peine qu'on lui offre, juste un peu de lait, juste un peu de viande. Alors elle était venue s'agglutiner avec les autres, tandis qu'on avait bien du l'accepter et qu'elle se faisait petite au milieu de cette énorme famille, la plus grande de la région, même.

Alors les jours, et les semaines, et les mois, et les années même, passaient sur la petite maison. Sur cet entassement de monde. Sur ces difficultés incessantes de cohabitation. A dix ils auraient pu arrêter, tout de même, sa fille et son gendre. Mais non, sa fille avait encore rajouté trois garçons à la suite. On n'avait pas de place et ils n'arrêtaient pas de faire des gamins. C'est qu'on copule et que finalement il y a toujours d'autres gamins. On n'a pas de place, pas d'intimité nulle part, on copule quand même. On bosse, on s'éreinte, et la nuit, pour compenser un peu, on copule. Et ne prend son plaisir que l'homme, le mari, le beau-fils, l'animal, qu'elle se pensait, sa femme n'a rien, ne sent rien, subit. Et elle non plus avec ses six enfants, elle n'avait jamais eu de plaisir. Son homme la prenait, elle ne sentait rien. Aucune femme ici ne sent rien. On est juste là que pour l'homme et pour le boulot, et pour suivre les règles de ce petit pays que l'église édicte plus que le pays lui-même. Et surtout des règles pour les femmes, pas qu'elles pêchent, c'est-à-dire qu'elles renâclent quand leur mari veut les prendre. L'église commande tout. Le curé, il voit à l'intérieur des maisons. Et savez-vous ce qu'il dit, le curé, et bien il dit qu'il faut faire des gamins. Qu'on ne doit pas copuler pour avoir du plaisir, mais pour faire des gamins, une chiée de gamins qui ne trouvent ensuite plus de place dans la maison tant ils sont nombreux. Alors ils partent, voilà tout. Des fois, ils font leur service et puis bientôt après ils partent, et c'est à peine si l'on entend encore parler d'eux. Ils écrivent deux fois par année de France ou de Suisse. Et là-bas ils construisent à leur tour des familles. Et ils ont la sagesse, eux, c'est pas comme ici, de faire moins de gamins. C'est plus pareil, désormais, là-bas. Là-bas, le curé, il a moins de pouvoir sur eux. Et s'il leur dit par exemple, faites des gamins, ils sourient mais n'obéissent pas. Ils s'en foutent, d'ailleurs, du curé, maintenant là-bas et peut-être n'ont-ils pas tort.

Mais à l'église, ici, on pense ce qu'on veut, on y va tous les dimanches. On va à la petite église qu'il y a au hameau d'à côté. On se fait beau et l'on monte. Et l'on tient son livre de prières dans les mains. Et son chapelet pour les femmes. Et l'on va s'entasser dans l'église, parce qu'elle est petite et que la contrée connaît une forte population. On est entassé les uns sur les autres non seulement dans les maisons, mais aussi dans l'église centrale de ces petits hameaux, et dans le hameau que l'on habite. Dix personnes par maison. Elles sont pleines, les maisons, elles regorgent. Elles sont habitées du rez-de-chaussée jusqu'au toit. Et puis comme bientôt plus personne ne peut gagner sa vie, avec autant de

monde, alors vous voyez, on part pour ne plus revenir, avec certains qui vont même jusqu'en Amérique. Ils sont beaux, les timbres, n'empêche, sur les lettres que parfois ils envoient. Ils ont de la gueule.

Elle est donc là, la belle-mère. Elle semble ne pas penser, des fois, quand elle est sur sa chaise devant la maison, en soirée, à triturer ses légumes et qu'elle s'assoupit. Elle pense quand même. Elle se dit qu'elle va bientôt mourir. Et que c'est sans importance, maintenant qu'elle est vieille et qu'elle encouble. Elle aide, certes, elle encouble quand même. Elle bouffe l'air des autres. Elle leur prend le pain de la bouche, et celui-ci vient presque à manquer. Elle leur vole l'espace. Si elle n'était pas là, ils pourraient faire encore deux gamins de plus. Comment peut-on vivre ainsi, hein ? On ne sait pas. On vit. On se chamaille. On part, on revient. On gueule dans la langue du coin, la seule que l'on connaisse bien, la seule qui permette d'exprimer ce que l'on a en soi. On parle fort. On rêve à d'autres choses, n'empêche. Et les idées, crénom, ce ne sont pas les curés qui nous les donnent. Eux, ils sont là, ils surveillent, ils jugent. Ils passent. Ils piochent dans la marmite. Eh ! oui, ils soulèvent le couvercle qu'il y a dessus, et quand ils hument et voient quelque chose de bon, ils goûtent. Et si même c'est bon, ils s'invitent. Ils ne pensent qu'au ventre et à la pine des autres. Ils sont répugnants, certains curés, dans le fond. Et pourtant ceux-là aussi on les reçoit, on les accueille, on leur obéit. Car leur désobéir, ce serait aller directement en enfer. Ils sont les représentants de Dieu sur la terre, les curés. Ils ont tous les pouvoirs. Ils sont l'église. Ils sont cette longue tradition qui remonte à des dizaines de siècles en arrière. Ils représentent l'autorité. Ils peuvent tout se permettre, même de mettre sur leurs genoux les enfants, les filles surtout, leur passer la main sous les jupes. Les parents, ils ne disent rien. Et si la fille, quand elle rentre à la maison, elle dit :

- Maman, le curé, il m'a mis les mains sous les jupes.

La maman, elle répond :

- Tais-toi donc, vilaine, tu dis des choses sales, des choses qui ne sont pas vraies. Tu n'es qu'une méchante fille, et si tu continues, tu seras punie.

Et quand la petite prend son courage à deux mains pour redire, moins assurée déjà :

- Mais non, maman, je t'assure, le curé, il m'a mis la main sous les jupes.

Pan ! elle reçoit une gifle de sa mère. Et elle ira au lit. Ça lui apprendra à dire des mensonges. Et les curés, là-bas, ils le savent, que les petites filles, elles disent toujours des mensonges, qu'elles sont vicieuses. Alors ils usent et abusent. Alors ils mettent la main sous les jupes des filles pour voir si c'est mouillé. Et ce sera ainsi pendant des siècles, et avec la bénédiction des parents. De l'église, on ne parle pas, elle cautionne, elle a l'œil bienveillant pour ses curés qui se doivent bien de faire passer leur envie quelque part, puisqu'on ne peut tout de même par leur enlever la zizette. Et si ceux-ci pour finir, ils exagèrent, et bien on les déplace dans une autre paroisse. Et comme dans cette autre paroisse il y a aussi des filles à confesser et à mettre sur ses genoux, cela

revient au même. Mais c'est sans importance, pourvu que l'église, elle, elle demeure.

Elle s'endort, elle se réveille. Elle voit le champ qu'il y a devant la maison, avec quelques arbres. Elle entend le chien qui aboie. Mais le chien qui aboie, ça ne la dérange pas. Ici on tellement l'habitude des chiens qui aboient que s'ils n'aboyaient plus, ça nous manquerait. Et les chiens donc aboient, et les coqs chantent, et les hommes parlent fort. Et l'on parle plus fort encore après le diner, alors que la bouteille est sur la table. On se bat aussi parfois. On est si nombreux. Il y a tellement de tension. Allez, la vie, dans le petit hameau, elle n'est pas facile. Et comment dormir quand on est quatre ou cinq par chambre, et que certains ronflent, et qu'il n'y a pas de place pour des lits convenables, mais seulement pour de mauvaises paillasses dans lesquelles il y a des feuilles de maïs séchées.

Elle s'endort. Et quand elle se réveille, des fois, elle se dit qu'elle aurait mieux fait de s'endormir pour toujours. Elle se lève. Elle descend les escaliers. Avant de rentrer dans la cuisine, elle fait quelques pas sur le devant de la maison pour se dégourdir les jambes. Elle voit alors, si elle prend à gauche, la grande maison voisine, avec elle aussi tout plein de balcons sur la façade. Car ici on construit de la même manière partout. On fait les maisons étroites et puis on met les balcons à l'extérieur par lesquels on accède à toutes les pièces. Il y a alors un demi-escalier, des portions de balcon étroites où l'on ne passe qu'en se mettant les épaules dans le sens de la marche. On est serré où qu'on aille. Et l'on baisse la tête pour ne pas cogner les dessus des portes ou les poutres des balcons.

Elle ne travaille plus dans les champs, maintenant, seulement à la cuisine où elle aide sa fille. Elle pèle les légumes. Elle met la table. Elle lave la vaisselle. Elle fait la polenta. Elle mange si peu. Elle élève les enfants. Des fois elle se sent hors de la famille. Des fois, elle le sait, on voudrait qu'elle ne soit plus là. Oh ! ne vous pressez pas, ce temps, il arrivera assez vite. Vous ne me verrez plus. Et alors moi, après que j'aie passé dans l'église, on me descendra au village où l'on me mettra en terre. J'aurais vécu. J'aurais trimé dans ce petit hameau. Et je n'aurais été qu'une parmi tant d'autres de ces pauvres femmes qui n'ont jamais su ce qu'était le plaisir, d'aucune façon. On ne fit que travailler. Elever des gamins. Les faire et puis les élever. Et les faire, pas toujours dans des conditions faciles. Et mourir parfois pour les faire. Et les voir mourir aussi parce qu'ils ont attrapé on ne sait quelle sale maladie. On a de drôles de méthodes, vous savez, ici. Mais non, ce sont les seules que l'on connaisse, et même si elles font crever les gamins, on les utilise. C'est comme ça et pas autrement.

Elle était dure, ainsi. Elle était de bois. Elle avait le visage fermé. Desséché et fermé. Elle était sèche de corps et sèche d'âme. Elle ne s'obéissait pas à elle-même, elle ne faisait que suivre des lois morales édictées par cette société de montagne repliée sur elle-même. On obéissait à ces lois, on obéissait à l'église. On n'avait pas une vie à soi. Une vie à soi, c'était défendu. C'était impensable. La vie devait être telle qu'on l'avait décrétée en d'autres lieux, dure et sans

plaisir. On devait travailler et puis se conformer aux règles. Du matin au soir. On se levait tôt, on se couchait tard pour aller encore s'entasser dans les chambres du haut. On ne voyait même pas la beauté du paysage, le soleil se coucher derrière les montagnes, à main droite. On était trop fatigué. On était des brutes, en somme. A s'entasser de la sorte. A vivre de la sorte. A traverser mille fois le hameau d'une journée, pas dix maisons en tout, pour ceux qui travaillent aux champs et aux écuries. On ne fait que monter et descendre des champs qui sont tous en pente, dans les bas, au-dessus des chemins, retenus par de grands murs de pierre. On ne compte pas ses pas. Ni sa peine. On porte tout sur le dos. La roue, ici, elle n'existe pas. Il n'y a que la vie difficile, si difficile que voyez, les enfants, à peine sont-ils en âge de travailler, qu'ils s'en vont, comme si la vie, ailleurs, elle serait forcément plus facile. Mais on n'a pas le choix. On ne peut former des familles dans une maison qui n'a que cinq pièces. Aussi on part et pour ne plus revenir. Et la petite maison où l'on a vécu son enfance, bonne ou mauvaise, on l'oublie. C'était là-bas, dans les montagnes, sur le petit plateau, un peu à l'écart du monde, sans route, juste le chemin des mulets, on met presque une heure pour y aller du gros village d'en bas. On ne fait que monter. On passe d'une pierre à l'autre, des fois sous les arbres, le plus souvent en plein soleil. Car les arbres, ici, on les coupe. On doit se chauffer l'hiver. Et même les buissons, on les coupe au fur et à mesure qu'ils repoussent. De telle manière qu'il n'y a plus de forêts, rien que les champs et de pauvres pâturages sur les montagnes. Mis à part les arbres que l'on garde tout de même pour les noix ou les pommes ou les poires ou les cerises. Ils sont dans le champ qui est en terrasse, là-bas au couchant, à trois pas de la maison.

Et l'on pourrait en parler pendant des heures, de cette vie si monotone. Et elle serait toujours pareille, de la première heure de la journée à la dernière. On n'est rien que des éléments qui se sont insérés dans ce tissu social si lourd. La culture, connaît pas. Pas de peinture, pas de musique, pas de loisirs, le travail, et puis quand même, de temps en temps, une discussion le soir sur la petite place qu'il y a tout près de la maison. Alors tout le hameau ou presque est venu là pour parler. Les jeunes surtout. Et pour rire quand même. Car c'est bien là le propre de l'homme, malgré sa peine, il veut rire. Rire de tout. Des filles quand on est garçon, des garçons quand on est fille. Et puis on rit tellement des fois, qu'on croit que la vie, elle est belle. Et que pour une fois on va se coucher le cœur moins lourd. Allez, on survivra...

Pour l'heure la belle-mère, Adriana Musitelli, elle est décédée. Ce fut le 8 octobre 1949. On l'a enterrée au cimetière d'en bas. Elle a sa tombe. Et sur la pierre on voit sa photo sous un encadrement de verre. Elle y a toujours ce regard dur, cette figure sèche, cette allure des gens d'ici qui n'ont fait que travailler et que très bientôt on oublie pour les laisser aller à leur destin qui est celui de ne plus jamais réapparaître. Ils ont vécu. Ils ont disparu. Et leur peine, là-haut, elle a aussi disparu sans que personne ne s'en inquiète plus.

